

## PENSER EN MARCHANT

1989 n'aura pas voulu être seulement une année de commémoration : l'histoire s'est remise en mouvement, la démocratie remporte des victoires naguère inespérées et le capitalisme que la crise de l'énergie devait emporter, triomphe. Mais les peuples que chacun se plaît à reconnaître acteurs de l'histoire, et l'humanité dans son ensemble, seraient-ils inaptes à faire deux choses à la fois ? Penser en marchant serait-il impossible ? La pensée ne peut-elle s'exercer, prendre son envol que lorsque l'action s'apaise et que l'engourdissement gagne les corps et les chœurs ? Et si le penseur de Rodin, assis comme chacun sait, ne pouvait vraiment penser qu'en reprenant sa marche...

**“Le mouvement va trop vite, le mouvement va trop fort...”**

Comme pour excuser leur imprévoyance et exorciser le danger de rester sans voix, journalistes et commentateurs patentés ne cessent de nous rappeler que les événements de 1989 étaient totalement imprévisibles, spécialement que l'ampleur et la rapidité des bouleversements qui se sont produits dans les pays de l'Europe de l'Est ne pouvaient être soupçonnées. Même au plus haut niveau, les responsables politiques n'en attendaient, ou n'en redoutaient pas tant : Ceaucescu martelait que le régime de la Roumanie ne changerait que lorsque les peupliers donneraient des poires, et Gorbatchev, pour différer l'examen de la réunification de l'Allemagne, faisait remarquer que nul ne pouvait préjuger des événements à venir d'ici cent ans... Ces temps-ci, la réalité dépasse la fiction et les calendes grecques s'imposent comme des lendemains tout proches !

Tout est allé trop vite pour que l'on ait eu le temps d'y penser ; tout va encore trop fort pour que l'action accorde une place à la pensée. L'exercice des responsabilités et l'urgence des décisions à prendre laissent peu de temps aux acteurs pour la réflexion ou l'interrogation sur leurs références et leur identité. Il faut agir avant de se préoccuper de

savoir qui l'on est, mais aussi où l'on va : récemment le jeune et tout nouveau premier ministre roumain Petre Roman déclarait : “Au total, (...) peut-être suis-je encore marxiste, mais je n'ai vraiment pas le temps, en ce moment, de faire de la philosophie. De toute façon, nous ne sommes plus les esclaves d'une quelconque idéologie ; cela nous a coûté trop cher” (**Le Monde**).



Quant aux observateurs qui échappent aux contraintes de l'action, ils justifient réserve et expectative en soulignant abondamment l'impossibilité de prévoir le résultat d'élections libres ainsi que la difficulté de jauger l'énergie dévastatrice du réveil des nationalités tel qu'il se manifeste déjà dans les pays de l'Est, et jusqu'en U.R.S.S., conformément aux analyses prémonitoires de Mme Hélène Carrère D'Encausse. Selon les termes de Jacques Attali, “tout est entre les mains de peuples en mouvement ; rien, heureusement, n'est moins prévisible que la démocratie” (**Lignes d'horizon**, 1990). De nationalité à nationalisme, l'écart est souvent faible : nation rime davantage avec passion qu'avec raison, même si la ruse de celle-ci utilise souvent les ressources de celle-là... encore faudrait-il attendre que la journée s'achève pour qu'au crépuscule le résultat de l'action en éclaire le sens profond.

**Pause dans l'action, repos dans la pensée.**

Si la pensée fait suite à l'action, si le calme et le repos lui sont nécessaires, ces conditions ne risquent-elles pas de la faire entrer doucement en léthargie ? En n'ayant affaire qu'au passé qu'elle cherche à comprendre, à assimiler, ou encore à digérer, sans parler de ruminer, la pensée ne risque-t-elle pas de tout justifier : compréhension et justification iraient de pair, délivrant l'esprit du devoir d'indignation et de révolte.

Dans la pièce **Rhinocéros**, où il stigmatise tous les totalitarismes, Eugène Ionesco montre comment les idées dominantes de la modernité, jusques et y compris l'esprit scientifique dans sa recherche de l'objectivité et dans son exigence de neutralité, peuvent conduire à la perte de l'esprit critique et au refus du libre dialogue par disqualification de l'interlocuteur. Il met sur les lèvres de Dubard, jeune cadre dynamique probablement probablement promis à un bel avenir technocratique, une défense de l'esprit scientifique qui se conclut par : “Tout est logique. Comprendre c'est justifier.” Une telle rigueur est imparable : si vous vous obstinez à condamner, vous prouvez par là même que vous n'avez rien compris...

Fermée au dialogue, sourde à l'objection, la pensée n'est plus alors qu'idéologie, vaste entreprise de justification sécurisante qui refuse de voir la réalité ou qui minimise au point de lui refuser l'être toute donnée qui ne rentre pas dans un cadre d'intelligibilité dont la seule confirmation est la durée : ce que l'on pourrait croire persévérance dans l'erreur n'est qu'une confirmation de vérité, et c'est en ne changeant pas d'idée ou de croyance que l'on soustrait la pensée à l'erreur...

Une telle pensée qui a définitivement renoncé à s'exposer à la contradiction ne cherche plus qu'à s'exposer, c'est-à-dire à se répandre par la propagande et l'usage d'une “langue de bois” dont les “bilans globalement positifs” et autres formules du même

acabit masquent de plus en plus difficilement un divorce croissant avec la réalité. Les ajustement difficiles et les entreprises risquées qui sont le lot quotidien de toute vie libre et démocratique ne sont considérés que comme symptômes d'une fragilité inhérente au capitalisme et qui le perdra inexorablement, alors que l'immobilisme des sociétés planifiées est une marque de robustesse, un gage de vitalité !

Cette pétrification des catégories mentales que favorisait une histoire apparemment figée, a contaminé l'argumentation des défenseurs de la démocratie et d'une libre économie : à force de se poser en s'opposant, et de se regarder en chiens de faïence, l'on néglige de se définir par des propositions, l'on en vient aisément à croire qu'il n'y a rien de meilleur que de se garder du mal, et l'on perd la conscience de la qualité positive des valeurs de liberté et de responsabilité, ainsi que des exigences qu'elles renferment.

### **La praxis renouvelée.**

Si le marxisme fut le promoteur de la notion de praxis comme union étroite,

et, et même comme identification dialectique, de la connaissance et de l'action, il est aussi responsable du discrédit qui la frappe injustement. Soumettre les valeurs aux exigences de l'action, appliquer aveuglément et très approximativement la lettre d'un plan plus ou moins surréaliste, ou décliner toute responsabilité sous prétexte que "l'on ne savait pas", voilà autant de caricatures de la praxis !

Vivre et penser l'action, "faire la vérité", telle est la praxis dans son authenticité qui exclut aussi bien l'activisme aveugle que le dogmatisme inerte.

Mais penser est plus qu'éprouver : certes, les bouleversements qui viennent de se produire dans le paysage politique, économique, idéologique de l'Europe centrale, nous ont apporté une expérience émotionnelle unique, une expérience d'unanimité ; des millions d'hommes n'avaient qu'une seule âme, éprise de liberté, de beauté, de fraternité, lorsque le

étudiants roumains rejetaient le communisme, lorsque Vaclav Havel devenait président de la Tchécoslovaquie... Ceux qui luttèrent pour leur liberté ne se contentaient pas de savoir ce qu'ils refusaient, ils savaient aussi ce qu'ils voulaient, et l'Occident démocratique et libéral, — où certains naguère demandaient la rupture avec le capitalisme —, se découvrait les traits d'un modèle envié, sans doute idéalisé.

Au cœur de l'action, débarrassée de ses impedimenta idéologiques, il importe que la pensée revive et, dépassant l'émouvant immédiat, renoue avec la ferme patience que nécessite la construction d'un avenir lointain, avec la modestie de celui qui scrute le vaste espace de la géopolitique, avec l'ambition d'un monde qui ne peut ignorer plus longtemps combien sont nobles et exigeantes les valeurs auxquelles il doit son aura.

Il n'est jamais trop tard pour mieux faire : il est temps d'apprendre à penser en marchant.